



GRÉGORY MICHEL

*Professeur de psychologie clinique
et de psychopathologie à l'université de Bordeaux.*

L'enfant qui ne voulait plus aller à l'école

Surprise, au moment de la rentrée : Éric n'est pas allé au collège ! Depuis, il fait des crises à la seule idée de s'y rendre, a des nausées et des maux de tête... Mais derrière ces symptômes se cache une relation complexe avec ses parents...

A la fin du mois de septembre, une maman très inquiète me laisse un message sur mon répondeur téléphonique : son fils Éric, âgé de 11 ans, n'a pas effectué sa rentrée des classes. Elle me demande de le rencontrer au plus vite tant la situation, qui n'est pas nouvelle (il a déjà manqué les cours plusieurs fois par le passé), semble s'aggraver... Dans la salle d'attente, Éric est blotti contre sa maman, les mains agitées, les pieds se tortillant en tous sens. Tendus à l'extrême, il se montre extrêmement soucieux et appréhende la consultation. Sa mère le cajole et le rassure quand j'arrive, puis se lève doucement et me remercie de les avoir reçus si rapidement.

EN BREF

- **Éric a refusé de faire sa rentrée au collège. Il panique et devient violent à l'idée d'aller en classe.**
- **L'année d'avant, son maître l'a humilié devant toute la classe, mais ce n'est pas la seule raison de sa phobie scolaire.**
- **Il craint d'être séparé de sa mère, comme elle a peur de le perdre...**
- **Cette angoisse de la séparation alimente son refus anxieux de l'école depuis sa tendre enfance.**

Une fois dans mon bureau, Éric reste passif, se contentant d'écouter le récit de sa maman, dont l'angoisse est palpable : « Comme je l'ai précisé dans mon message, c'est l'un de vos confrères qui m'a orienté vers vous. Éric ne veut plus aller à l'école. Il n'a pas voulu faire sa rentrée en 6^e. Votre confrère m'a dit qu'il pourrait souffrir de ce que l'on appelle une phobie scolaire. » En effet, le jour de cette nouvelle rentrée des classes, Éric a refusé de se rendre au collège et est resté dans son lit toute la journée. Sa mère lui a pourtant demandé avec fermeté de se lever et de partir en classe, mais le garçon a refusé catégoriquement, manifestant des réactions d'anxiété très vives, voire de panique, lorsque sa mère l'a extirpé de force de son lit... Depuis ce jour, Éric n'est pas allé au collège.

« Nous sommes complètement perdus, mon mari et moi, se confie la maman... Il nous dit qu'il veut rester à la maison et que si nous essayons de

LA PHOBIE SCOLAIRE OU L'ANGOISSE D'ALLER À L'ÉCOLE

La phobie scolaire, ou refus scolaire anxieux, fait partie des troubles paniques ou phobies. Cette pathologie semble en augmentation ces dernières années, pour deux raisons principales : les familles s'investissent de plus en plus dans la scolarité des jeunes, souvent de façon anxieuse, et l'esprit de compétition est de plus en plus présent dans notre société. Néanmoins, cette pathologie est très ancienne. En 1932, Isra Broadwin, de la Société psycho analytique new-yorkaise, fut l'un des premiers à montrer que des difficultés psycho-affectives peuvent être responsables d'un absentéisme scolaire. Puis, en 1941, la docteure en sciences américaine Adelaide Johnson propose le terme de phobie scolaire. Le psychiatre Julian de Ajuriaguerra définira quant à lui le refus scolaire anxieux en 1974 : « Ce sont des enfants ou adolescents qui, pour des raisons irrationnelles, refusent d'aller à l'école et, quand on essaie de les y forcer, résistent par des réactions d'anxiété très vives ou de panique. » Au-delà de l'anxiété et des peurs paniques, cette définition saisit bien le caractère irrationnel de ce refus d'aller à l'école. En effet, les réactions des enfants sont extrêmement violentes, au regard du danger réel que représente l'école.

Il s'agit alors de bien distinguer la phobie scolaire d'autres difficultés ou troubles psychologiques. Tout d'abord, il n'est pas rare que les jeunes manifestent des réactions anxieuses « transitoires » quand ils rentrent pour la première fois à la maternelle, au primaire ou au collège. Ces craintes sont normales la plupart du temps. Ensuite, la phobie scolaire ne correspond pas à un absentéisme de type école buissonnière dont les adeptes ne sont ni anxieux, ni honteux, et ont souvent des conduites antisociales. Enfin, certains symptômes schizophréniques, comme les décompensations (idées délirantes et psychotiques), peuvent également débiter par une peur du collège ou du lycée. Combien de jeunes souffrent de phobie scolaire ? Très peu d'études évaluent la prévalence de cet évitement, car la plupart s'intéressent au *school refusal behavior*, des comportements de refus

de l'école par forcément phobiques, comme des absences ponctuelles et répétées ou des cours manqués. Mais selon ces études, entre 1 et 5% des jeunes d'âge scolaire seraient concernés. Les troubles débutent souvent entre 11 et 13 ans, c'est-à-dire à l'entrée au collège, mais il existe deux autres pics de fréquence : vers l'âge de 5 ou 6 ans, à l'entrée au cours préparatoire, et vers 14 ou 15 ans, à l'entrée au Lycée. Les symptômes cliniques de la phobie scolaire se manifestent au moment du départ pour l'école ou avant, quand il s'agit de penser à s'y rendre. Ils sont de quatre types : une détresse émotionnelle intense avec des manifestations somatiques, comme des nausées, des vomissements, des diarrhées, des maux de tête ; des réactions motrices importantes, par exemple de l'agitation et de la violence verbale ou physique envers les adultes qui tentent de forcer les enfants ; des peurs intenses accompagnées de pensées erronées, comme la crainte d'être humilié ou agressé, avec des phénomènes de dépersonnalisation, par exemple la peur de mourir ; et bien sûr des réactions d'évitement avec un retour prématuré au domicile ou des conduites d'errance associées à un sentiment de honte et de culpabilité.

Les conséquences d'une phobie scolaire sont graves. En effet, l'absentéisme durable conduit à l'échec scolaire, alors que le plus souvent les jeunes concernés possèdent un bon niveau intellectuel. Les enfants s'isolent alors de plus en plus et souffrent souvent de dépression. Devenus adultes, ils risquent alors de présenter d'autres troubles anxieux, comme une phobie sociale, et ont en général peu de relations, d'amis et de loisirs. Les conséquences familiales et professionnelles peuvent être importantes, menant parfois à l'exclusion sociale. Quelles sont les causes du refus scolaire anxieux ? En général, le trouble s'installe progressivement, avec des absences occasionnelles, comme le fait de manquer des demi-journées de classe, puis sélectives, selon une matière ou un enseignant. Mais ces absences s'accompagnent toujours de manifestations somatiques qui permettent d'ailleurs de les justifier (« J'ai vomi ce matin, je

n'ai pas pu venir »). Plusieurs facteurs liés à l'école augmentent le risque de souffrir de phobie scolaire : des difficultés d'apprentissage, des conflits avec les camarades, le harcèlement scolaire, le changement d'école... D'autres en revanche concernent la vie quotidienne des enfants, par exemple un divorce ou une séparation, une maladie du jeune ou d'un membre de sa famille, une hospitalisation. Pour toutes ces raisons, le refus scolaire anxieux présente plusieurs facettes, et le bilan psychologique consiste justement à bien identifier les mécanismes en cause afin de mieux les traiter. Par exemple, chez certains enfants, on retrouve souvent une phobie sociale dans laquelle s'insère la phobie scolaire : les jeunes ont alors peur d'être jugés ou que l'on se moque d'eux, et souffrent d'être l'objet de l'attention ou du regard d'autrui. L'école est alors perçue comme un endroit très anxiogène. L'anxiété de performance est un autre élément souvent associé à la phobie scolaire : les enfants craignent l'échec, anticipent les erreurs qu'ils pourraient faire, doutent d'eux et de leurs compétences, si bien qu'ils sont incapables de raisonner, voire de penser. Ils ont peur des contrôles, des examens et se dévalorisent continuellement. L'un des derniers mécanismes qui explique la phobie scolaire est l'anxiété de séparation : les petits ne supportent pas d'être séparés des personnes auxquelles ils sont attachés, notamment leurs parents et en particulier leur mère. Craignant qu'il ne leur arrive quelque chose, ils préfèrent rester à la maison plutôt que d'aller à l'école.



le forcer à se rendre au collège, il pourrait faire des bêtises...» À cette phrase, Éric baisse les yeux et se recroqueville sur lui-même. Avant de m'entretenir seul avec le garçon, je propose de reprendre, tous les trois ensemble, les événements récents. Mais quand, à plusieurs reprises, je demande à Éric de s'exprimer, c'est d'emblée sa mère qui répond sans lui laisser la parole. Éric écoute alors attentivement et acquiesce à tout ce qu'elle dit : « Tout a débuté l'année dernière en CM2... Il avait un maître très dur qui lui faisait peur. Ce dernier l'a critiqué devant toute la classe à cause de fautes d'orthographe dans un devoir, et ses camarades se sont moqués de lui. Éric m'a dit s'être senti humilié. Et à partir de ce moment-là, il a commencé à ne plus vouloir aller en classe. Les jours suivants, il s'est plaint de fortes douleurs abdominales. Nous avons d'abord cru que c'était lié au stress, mais avons constaté très vite qu'il souffrait d'une appendicite. Il a donc été opéré en urgence. Après son hospitalisation, il a refusé tout bonnement de retourner en classe. Pourtant, il avait quelques copains, mais il avait peur du maître... J'ai rencontré le directeur de l'école et cet enseignant, mais ça n'a rien changé.»

LE GARÇON PANIQUE ET EST TRÈS VIOLENT

Sa maman rapporte ensuite un épisode d'une grande violence durant lequel Éric a crié, hurlé et tapé par terre quand elle a exigé qu'il retourne à l'école : « C'était une vraie furie ! Il s'est même agrippé aux radiateurs et j'ai eu peur qu'il me frappe, tellement il paniquait ! » Après cet événement, qui s'est produit à la fin du premier trimestre de CM2, les parents d'Éric décident rapidement de le changer d'établissement. Mais l'adaptation du jeune garçon à cette nouvelle école se passe mal : il n'a pas d'amis, il s'isole et, dès la première semaine, déclare qu'il ne veut plus y retourner. Progressivement, il manque de plus en plus souvent les cours, jusqu'à être déscolarisé au troisième trimestre. Malgré cela, il passe en 6^e.

Je pose alors des questions plus poussées pour tenter d'identifier d'autres facteurs qui pourraient entrer en ligne de compte. La famille semble sans histoire : une mère assistante maternelle qui garde des enfants chez elle, un père comptable et un frère aîné scolarisé en 1^{re}, avec qui il s'entend très bien, aux dires de la maman. Éric est toutefois né dans des conditions difficiles. À l'accouchement, il a souffert d'une légère cyanose : son teint était bleu, signe qu'il avait un peu manqué d'oxygène, mais cela n'a eu aucune conséquence sur sa santé. En revanche, sa mère s'est beaucoup inquiétée : « Voir mon bébé avec cette couleur de peau m'a beaucoup préoccupée, je n'avais pas été préparée

à cela... » Ensuite, Éric a grandi normalement : il a marché vers l'âge de 1 an, et a parlé sans souci. Il n'a souffert d'aucune maladie grave.

C'est avec la scolarité que les problèmes sont apparus. « Quand il a commencé l'école maternelle vers l'âge de 3 ans, il était déjà réticent à y aller. Les premiers jours, il pleurait beaucoup... Comme c'était moi qui l'emmenais à l'école, il s'accrochait à moi et ne voulait pas me lâcher. Cela a duré une bonne semaine. Ensuite, ça s'est atténué. » Mais à partir du CE2, Éric a eu d'autres soucis : « Son enseignante a remarqué qu'il faisait beaucoup de



Éric avait un maître très dur qui l'a critiqué devant toute la classe ; il s'est senti humilié et n'a plus voulu aller à l'école.

fautes d'orthographe, qu'il inversait ou ajoutait certaines lettres, avait du mal à recopier un texte et beaucoup de difficultés à lire. » Un bilan d'orthophonie permet alors de diagnostiquer une dyslexie et une dysorthographe, des troubles de l'apprentissage de la lecture et de l'orthographe. L'enfant est ensuite suivi par un spécialiste, mais sa mère déclare au cours de l'entretien que « tous ces problèmes ont rendu son fils fragile ».

Je décide alors de parler au garçon seul à seul. Au début, le contact est difficile. L'enfant se montre extrêmement mal à l'aise et tendu : ses poings sont serrés, son front plissé, son teint pâle. Plusieurs fois, il regarde la porte derrière laquelle se trouve sa maman. Et quand je lui parle, c'est à peine s'il répond, fuyant mon regard. Peu à peu, toutefois, ces signes d'anxiété s'atténuent, et au cours des entretiens suivants, Éric parvient à me parler. Il me répète sans cesse qu'il n'aime pas l'école, qu'il la déteste depuis toujours... Enfin, « surtout depuis le CE2 », me précise-t-il, lorsque ses troubles de l'apprentissage ont été diagnostiqués. Le jeune garçon s'est senti nul et a eu l'impression qu'il n'arriverait jamais à rien. Mais c'est surtout l'incident de l'an passé avec son maître de CM2, en lien justement avec sa dysorthographe, qui a eu l'impact le plus fort. Même s'il banalise ses problèmes : « Ce n'est pas grave, je pourrai suivre un enseignement à la maison, avec ma mère... »

Mais avec la fin des grandes vacances, les craintes du garçon s'accroissent : « J'ai surtout peur d'être puni, comme l'année dernière. Car je suis sûr que cela va recommencer ; je vais avoir un nouveau professeur qui va se moquer de moi, qui sera

- agressif... C'est pour ça que j'ai peur que l'on m'interroge, d'oublier mes leçons, de mal faire mes devoirs. Non! Je ne veux plus y retourner.» Certaines pensées d'Éric se justifient par l'incident vécu en CM2, d'autres non, comme le fait de ne pas réussir son travail, et ces dernières deviennent alors une source d'anxiété très importante et envahissante pour le garçon. D'où une détresse émotionnelle au moment d'aller à l'école, voire avant.

TROUBLES DU SOMMEIL, VOMISSEMENTS...

En fait, durant l'année de CM1, l'enfant «somatisait» déjà à l'idée de se rendre en cours, et ce, même avant l'incident avec son maître. Par exemple, Éric n'arrivait pas à s'endormir avant 1 heure du matin, voire plus. Il ressassait ses peurs passées et anticipait négativement la journée à venir, en imaginant le pire. Le jeune garçon a toujours eu des troubles du sommeil, selon sa mère. Il a du mal à s'endormir seul, certaines habitudes au coucher étant nécessaires, comme le fait que les portes de sa chambre et de celle de ses parents restent ouvertes, ou encore qu'il ait une petite lumière dans le couloir. Sa mère précise même que, lorsque l'anxiété était trop forte, il la rejoignait dans son lit pour trouver le sommeil, et le papa dormait dans la chambre d'amis...

Mais c'est surtout au moment du départ à l'école que l'on retrouve toutes les manifestations physiques d'une forte anxiété : le garçon se plaint tellement de nausées qu'il est souvent incapable d'avalier son petit-déjeuner, et lorsqu'il y arrive, il vomit fréquemment sur le chemin de l'école. Il a aussi des maux de tête, ainsi que des diarrhées.

Éric explique très bien l'anxiété qui l'envahit : «Quand je pars à l'école, plus je m'en approche, plus mon cœur bat fort, plus j'ai du mal à respirer... J'ai la tête qui tourne, je suis en sueur, j'ai l'impression de ne plus être moi-même et de ne plus rien contrôler. Surtout, j'ai de plus en plus peur en ayant l'impression que je vais étouffer et mourir.» Ce sont là les symptômes d'une attaque de panique : palpitations cardiaques (tachycardie), gêne respiratoire avec sensation d'étouffement, malaises, étourdissements, vertiges, sentiments de «déréalisation» avec une perte de contrôle sur la réalité et la sensation d'être détaché de soi, voire peur de mourir.

Quand elles sont récurrentes, les attaques de paniques correspondent à un trouble panique ou phobie, qui, selon le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, le DSM-5, se caractérise par une préoccupation persistante ou des changements de comportement liés à la survenue fréquente d'attaques de panique. Ces crises sont parfois prévisibles en réaction à des situations ou des déclencheurs précis, comme le fait d'aller à l'école. Dans ce cas, on parle de refus ou de phobie scolaire. Ainsi, les craintes de cet enfant le conduisaient logiquement à rebrousser chemin avant d'arriver à l'établissement ou à quitter prématurément ce dernier pour rentrer chez lui. Le garçon précise même qu'il errait parfois dans les rues par peur de la réaction de ses parents. Dans tous les cas, il ne retournait jamais chez lui par plaisir : il se sentait alors soulagé, mais triste et honteux. «Je suis vraiment minable et nul», rapporte-t-il.

Alors qu'il a des amis, Éric s'est isolé et de plus en plus désinvesti de ses activités extrascolaires :



Les enfants qui refusent l'école, qui en ont peur, quittent souvent leur établissement en journée et ère dans les rues. Ils craignent de rentrer chez eux, car ils se sentent honteux et «nuls».

«Je pratiquais le football depuis 6 ans, mais depuis l'année dernière, je n'y vais plus... Et je ne veux pas reprendre cette année.» On voit là à quel point son refus d'aller à l'école a aussi des effets négatifs sur sa vie sociale et relationnelle, et ce, d'autant plus que le garçon se dénigre et souffre d'une faible estime de lui-même. Préoccupant, au moment d'entrer dans l'adolescence... Le risque de dépression est réel.

LA PHOBIE OU REFUS SCOLAIRE

J'établis alors un bilan psychologique, qui confirme la phobie scolaire, ainsi que les bonnes aptitudes intellectuelles de l'enfant. En effet, d'après différents tests validés scientifiquement, comme le WISC-V, Éric a un quotient intellectuel homogène se situant dans la zone moyenne de la population, entre 100 et 110, et ce, malgré sa dyslexie, sa dysorthographe et les signes d'anxiété dite de performance qu'il manifeste durant les épreuves. Pourtant, selon les questionnaires d'anxiété et de dépression (par exemple, le *State trait anxiety inventory for children* ou STAIC, et l'Échelle d'évaluation de la dépression chez l'enfant), le garçon présente bien des symptômes anxieux, dépressifs, une très faible estime de lui-même, ainsi qu'une relation fusionnelle avec sa mère (identifiée grâce au test TAT, pour *Thematic apperception test*)...

Dans pareil cas, il est essentiel d'identifier les causes profondes de l'anxiété sous-jacente qui est à l'origine de la phobie. J'ai dit que la mère d'Éric s'est montrée omniprésente lors de nos rendez-vous, mettant souvent son mari en arrière-plan. Ce dernier apparaît presque déchu de sa fonction paternelle. Peu valorisé par la mère, il ne représente pas un modèle pour son fils avec lequel il ne partage presque aucune activité. En revanche, Éric et sa mère semblent «hyperdépendants» l'un de l'autre: «C'est mon petit chouchou... Je sais qu'il a besoin de moi et c'est pour ça que je serai toujours là pour lui, raconte sa maman. D'ailleurs, quand il fait des efforts, il a toujours des récompenses et c'est normal.» La mère explique aussi que, petit, Éric a éprouvé beaucoup de jalousie à l'égard des enfants qu'elle gardait: «Il ne comprenait pas que je m'occupe d'autres que lui... Souvent, il disait, quand il était en maternelle et même en primaire, qu'il aurait préféré rester à la maison comme les petits.»

Puis durant les derniers mois du CM2, les parents d'Éric se sont épuisés en stratégies de «rescolarisation», mais en vain. Ils sont devenus quasi intolérants aux difficultés de leur fils, s'ennuisant dans les mauvais choix: déscolarisation, nouvelle école, certificats médicaux d'absence, cours à domicile... Mais ces changements n'ont pas été

bénéfiques, car ils alternaient entre punitions – Éric se rendait en classe – et récompenses – Éric restait à la maison. Sur les conseils de son orthophoniste, le garçon suivait aussi une psychothérapie, mais de façon irrégulière, n'étant pas allé à un rendez-vous programmé la veille de la rentrée en 6^e.

Le diagnostic d'Éric est donc clair: il s'agit d'un refus scolaire anxieux, ou encore phobie scolaire (voir l'encadré page ??). Son profil présente



Plus je m'approche de l'école, plus mon cœur bat fort, plus j'ai du mal à respirer... J'ai la tête qui tourne, je suis en sueur, j'ai l'impression de ne plus être moi-même et de ne plus rien contrôler. Surtout, j'ai peur d'étouffer et de mourir.

Éric, 11 ans

de nombreux éléments caractéristiques de ce trouble. Outre son anxiété et les attaques de panique le matin au moment de partir pour l'école, l'enfant était déjà anxieux dès l'école maternelle. Il présente des troubles de l'apprentissage, a subi un événement traumatique avec son maître en CM2, ainsi qu'une hospitalisation et un changement d'établissement. Il souffre aussi d'une forte anxiété de performance avec une faible estime de lui-même, ainsi que d'une importante anxiété de séparation.

TOTALEMENT DÉPENDANT DE SA MÈRE

En creusant davantage le fonctionnement familial, je constate que la problématique de l'attachement et de la séparation est omniprésente. Éric continue de dormir régulièrement avec sa mère, alors que celle-ci m'a dit que c'était le cas uniquement quand il était petit. En outre, lors d'un autre incident où le garçon a fugué de l'école, sa mère me le présente, rayonnante, comme une prouesse de son fils, capable de rentrer tout seul de son établissement éloigné du domicile. Or, en entretien, Éric m'explique que sa fugue correspondait aux attentes de sa mère: «La veille, ma mère m'a dit que si je n'arrivais pas à rester à l'école, il fallait que je rentre. Je pense que si je ne l'avais pas fait, elle aurait été déçue...» Cet exemple souligne à quel point sa mère supporte mal d'être séparée de

- son petit. Lequel ajoute d'ailleurs : «Ma mère a toujours tendance à penser que je ne suis pas heureux lorsque je ne suis pas avec elle.»

Une angoisse qui s'accroît dès qu'il s'éloigne de ses parents, notamment pour ses activités sportives avec ses amis. Comme lui, 4 à 6% de la population souffriraient de ce trouble, y compris des adultes. Car c'est aussi le cas de sa mère... Plus Éric grandit et devient autonome, plus elle le vit mal. Et pour finir elle me fait une confidence : elle-même, enfant, entretenait une relation d'hyperdépendance avec sa propre mère et avait des problèmes scolaires. «Petite, j'ai aussi eu des difficultés avec l'école. Les chiens ne font pas des chats... Éric est comme moi, et je sens tout de lui, surtout quand il va mal.» En effet, comme c'est souvent le cas, l'anxiété de séparation est transgénérationnelle : elle se transmet de parents à enfants, au-delà de la manière d'éduquer, par un lien d'attachement dit insécure (où l'on est anxieux en l'absence des êtres aimés), ce qui nuit à l'autonomie tant de la mère que de l'enfant. D'ailleurs, au cours du suivi psychologique, la maman d'Éric discute et discrédite chaque changement ou chaque progrès de son fils ; elle veut le garder pour elle-même et bride ses comportements d'exploration et d'autonomie.

UN ATTACHEMENT INSÉCURE

Les études sur le lien entre parents et enfants confirment qu'une forme d'attachement insécure durant l'enfance augmente le risque de souffrir ultérieurement de troubles anxieux ou phobiques. L'angoisse de séparation est une pathologie familiale, souvent liée à une relation particulière avec la mère. D'ailleurs, cette dépendance mutuelle est préjudiciable au traitement psychologique que je propose à Éric. En effet, la thérapie vise trois objectifs : le retour au collège, une diminution des manifestations psychopathologiques invalidantes pour l'enfant comme les attaques de panique, et une prévention des risques de complications ultérieures comme la dépression.

Pour le premier objectif, d'une part, il est indispensable de ne pas cautionner l'absentéisme et de bien rappeler l'obligation scolaire. D'autre part, la famille mais aussi l'école doivent participer à la thérapie. Or cela est difficile avec la mère d'Éric, tant son anxiété est profonde. Ses parents refusent toute psychothérapie familiale et participent seulement à des ateliers de guidance parentale où l'on propose des conseils aux familles.

Pour mon jeune patient, je travaille sur son anxiété de performance à l'aide de jeux non scolaires, comme des mots fléchés, afin qu'il retrouve le goût d'apprendre, puis d'exercices scolaires, par exemple des épreuves de logique. Et ce, de

façon progressive afin qu'il regagne confiance en lui. D'autres exercices portent sur ses idées morbides liées au collège, la gestion du stress, à travers des pratiques de relaxation. Un travail sur l'anxiété de séparation et sur l'autonomie est aussi indispensable. Ainsi, Éric retrouve progressivement le chemin de l'école, en collaboration avec l'équipe enseignante et médicale du collège : il se rend d'abord à un cours, puis reste une demi-journée, puis une journée...



La mère d'Éric présente aussi une angoisse de séparation qui ne cesse de s'accroître à mesure que son fils grandit.

Malheureusement, au bout de quelques mois, alors qu'il est devenu plus autonome, qu'il va seul au collège et a repris le football avec ses amis, il refuse à nouveau de retourner à l'école. En parallèle, sa mère devient d'ailleurs de plus en plus anxieuse, voire persécutrice : elle appelle sans arrêt son fils et anticipe négativement sa rescolarisation. Je propose alors au jeune une orientation dans un internat. Une idée refusée en bloc par la famille et par l'intéressé lui-même, tant elle lui paraît irréaliste. Mais lors de l'entretien suivant, le garçon me surprend en revenant sur sa décision : «J'ai besoin d'aller ailleurs... Je sens qu'à la maison, il y a trop de tensions. J'ai peur mais j'ai envie d'essayer.»

Il choisit lui-même son établissement, se rend en cours, a des amis et est suivi chaque semaine par un psychologue. Bien sûr, la mère téléphone régulièrement à l'internat de crainte que son fils soit malheureux... Cette séparation est bénéfique pour Éric qui termine son année scolaire avec succès et passe en classe de 5^e. Et puis, il rentre chez lui tous les week-ends.

Aujourd'hui, Éric a 13 ans et est toujours scolarisé en internat en classe de 4^e. Il ne présente plus de manifestations pathologiques, et aucune rechute n'est à déplorer. Il est toujours passionné par le football et sa vie sociale est riche. Il reste néanmoins anxieux mais arrive à bien gérer ses émotions ; il a désormais davantage confiance en lui. Sa dyslexie et sa dysorthographe se sont considérablement atténuées. Sa mère est suivie en psychothérapie et semble avoir compris les enjeux de sa parentalité. Le père, quant à lui, est davantage présent dans les choix de la famille et partage des activités avec son fils chaque week-end. ●

Bibliographie

T. Havik et al., Assessing reasons for school non-attendance, *Scandinavian Journal of Educational Research*, vol. 59, pp. 316-336, 2015.

M.-F., Le Heuzey et M.-C. Mouren, *Phobie scolaire. Comment aider les enfants et les adolescents en mal d'école?*, Édition J. Lyon, 2010.

K. Shear et al., Prevalence and correlates of estimated DSM-IV child and adult separation anxiety disorder in the national comorbidity survey replication, *American Journal of Psychiatry*, vol. 163, pp. 1074-1083, 2006.

